

FEUILLETON.

L'ABBAYE DU VERGER.

(Suite.)

III.

Jeanne et les Loups.



OUT devint triste et silencieux, dans le manoir de Brunemont, après les funérailles du margrave des Claires. Le vieillard dont la joyeuse humeur donnait la joie aux gens de la maison n'était plus, et dès lors chacun tombait dans une mélancolie oisive.

Et puis le ridder, respectant la douleur de Jeanne, ne venait plus que deux fois par semaine au château. On n'entendait plus le galop de son cheval retentir à l'aube et au soleil couchant sur le sol caillouteux de l'avenue. Il attendait que les

larmes eussent cessé de couler avant de parler d'union heureuse et de tranquilles félicités du coin du feu. Et cette retenue prouvait qu'il n'était point seulement un homme brave comme l'a-cier, mais encore un cœur initié aux pures délicatesses de l'âme. En effet, comment parler des joies domestiques à ceux qui, les yeux pleins de larmes, contemplant près du foyer éteint le fauteuil vide et tiède encore où s'asseyait un père ?

Le ridder de Rakenghem quittait pourtant chaque jour la tour du Forestel et errait aux alentours du château de Brunemont. Il tâchait de patienter ainsi jusqu'à ce que la douleur de Jeanne s'apaisât, et que la sérénité de l'âme lui revint avec le premier rayon du soleil de mai, ou plutôt avec la consolation, cet autre rayon qui vient de Dieu. En attendant, il contemplait à travers les brouillards le toit qui abritait sa fiancée ; ou bien il se plaisait à parcourir les lieux où naguère il accompagnait à la chasse le vieux margrave et sa fille. Mais lorsqu'en suivant les rives chevelues de l'Agache, il passait près du Plat-Marais, on le

voyait détourner la tête avec un sentiment douloureux, comme un fils qui découvre le lit où mourut son père. Quelques jours avaient suffi pour nettoyer complètement le champ de bataille ; les corbeaux, les choucas et les loups s'en étaient chargés. Les forestiers et les affûteurs en avaient vu rôder deux ou trois bandes du côté de la claire des Rios et du bois de Quesnoy.

La tristesse du ridder de Rakenghem eût été bien plus grande encore s'il avait pu voir les ravages que la douleur causait à la santé de Jeanne. Mais quand la jeune fille entendait le galop du cheval dans l'avenue, elle se hâtait de passer de l'eau fraîche sur ses beaux yeux rougis par les larmes et de réparer le désordre de sa chevelure ; de sorte que le ridder, en entrant, voyait sa fiancée, sinon gaie, du moins calme et en apparence résignée ; et il augurait bien du temps qui cicatrise toutes les plaies de l'âme.

Mais s'il avait pu voir Jeanne seule dans sa chambre, les cheveux dénoués, agenouillée devant son prie-Dieu et pleurant, il aurait eu peur que cette douleur n'atteignît comme un ver le calice de cette fleur de santé peinte aux joues de la fille du margrave. En effet, ce n'était point une douleur vulgaire. Quand ceux que nous aimons ne sont plus, nous savons seulement alors, au vide qui se fait en notre cœur, quelle place ils y occupent.

Cette douleur finit par prendre un caractère alarmant, car Jeanne fit, comme Niobé, de ses yeux deux fontaines. Elle pleurait sans cesse, et bien souvent, ivre de larmes, elle ne savait plus ce qui faisait tomber tant de pleurs sur sa joue ; et les lignes pleines de son col et de son visage couraient maintenant fuyantes et amaigries. Son œil, d'un bleu céleste, acquérait la transparence du cristal, tandis qu'elle pâlisait comme une rose du Bengale qui s'étiole. Parfois sa peau neigeuse se colorait d'une pourpre pareille à celle de ces fleurs d'été que la canicule fait éclore pour les dévorer le lendemain.

Jean de mon Mirel vit d'abord dans ce chagrin, que lui, homme fort, domptait par la prière, une effusion naturelle à l'âme tendre d'une jeune fille. Nonobstant, lorsque Jeanne, pâle et fiévreuse, s'alanguissait chaque jour, d'ardentes inquiétudes vinrent l'assiéger jusque dans le fort de ses méditations. Il cessa ses courses solitaires et studieuses dans les sites sauvages des claires et ne quitta presque plus le château. Là il veillait sur son cœur avec une sollicitude presque paternelle.

D'ailleurs, depuis la mort de son père, Jean de mon Mirel semblait plus sérieux encore que de coutume. Son front grave et serein roulait des projets mystérieux qu'il nourrissait depuis dix ans. Le vénérable prier de l'abbaye d'Enchin faisait au manoir de très-fréquentes visites, et il avait avec Jean de mon Mirel de longues et secrètes conférences.

Préoccupé par ses réflexions, Jean oubliait quelquefois sa sœur. Mais une nuit qu'il méditait agenouillé, son grand front dans ses deux mains, il entendit une toux stridente et opiniâtre qui semblait venir de la chambre de Jeanne. Ce bruit le fit tressaillir, et il s'en alla, pieds nus, coller son oreille à la porte de la jeune fille. La toux continuait. Une sueur froide couvrit son visage.

—Ma sœur, ma sœur ! s'écria-t-il, qu'as-tu donc ?

—Oh ! rien ! répondit Jeanne ; je brûle et j'ai froid.

—Couvre-toi bien, répondit-il, ce ne sera rien.

Il regagna son lit, mais il ne dormit point, et de sombres inquiétudes troublèrent pour la première fois la placidité de son